

## De la prostitution sacrée dans l'Antiquité, et du bon usage de la démonstration en histoire

(En écho à Stephanie Lynn BUDIN, *The Myth of Sacred Prostitution  
in Antiquity*, Cambridge, University Press, 2008)

L'ouvrage de Stephanie L. Budin (désormais S. L. B.), dont on rend ici compte, touche à une question qui a longtemps encombré les études sur le culte d'Ishtar et celui d'Aphrodite, voire les travaux sur le rôle des femmes dans la religion ou, plus généralement, sur leur statut en Orient. Les fantasmes, l'imaginaire, les préjugés occidentaux sur l'Orient, ainsi qu'une série d'analyses orientées des pièces du dossier ont alimenté un cliché qui a commencé à s'effriter, en vérité, voici déjà quelques années. S. L. B. enfonce donc, d'une certaine manière, une porte ouverte ; l'extrême vigueur de sa démarche et de son propos suscitent dès lors une certaine méfiance. Car, à vouloir trop en faire, à vouloir fournir une démonstration mathématique, éclatante et définitive, l'Auteur finit par affaiblir sa thèse et irriter ses lecteurs. Le monde savant aime participer aux progrès de la connaissance, mais il n'apprécie pas trop de se sentir « obligé » d'adhérer à une analyse qui prétend fermer toutes les portes derrière elle. Au risque de passer pour une « empêcheuse de tourner en rond », je souhaite revenir sur les analyses proposées par S. L. B. afin de faire le tri entre celles qui convainquent vraiment et celles qui méritent d'être discutées, prolongées, reprises, décevant ainsi l'espoir quelque peu hybridique de l'Auteur (p. 1) : *I hope that this will end a debate*. La science est belle parce qu'elle ne relève pas de la finitude !

Il faut avant tout présenter brièvement notre Auteur, très qualifiée pour entreprendre cette étude. Diplômée de l'université de Pennsylvanie, elle s'est fait connaître en 2003 par un ouvrage intitulé *The Origin of Aphrodite*<sup>1</sup> où la question des origines, à mon sens peu productive car insoluble ou mal posée, est mise en avant au détriment de l'analyse des « représentations » et des « fonctions » de la déesse. On doit aussi à S. L. B. divers articles où elle pratique systématiquement

---

1. Ouvrage à lire en parallèle avec V. PIRENNE-DELFORGE, *L'Aphrodite grecque*, Liège, 1994 ; C. BONNET, *Astarté. Dossier documentaire et perspectives historiques*, Rome, 1996 ; G. PIRONTI, *Entre ciel et guerre. Figures d'Aphrodite en Grèce ancienne*, Liège, 2007. Voir aussi C. BONNET, V. PIRENNE-DELFORGE, « Aphrodite et Astarté : deux déesses en interaction dans le monde égéen », dans A. MOTTE, C. BONNET (éd.), *Actes du Colloque « Les syncrétismes religieux dans le monde méditerranéen antique »*, *Academia Belgica*, 25-27/9/1997, Bruxelles - Rome, 1999, p. 249-273 et EAD., EAD., « 'Cet obscur objet du désir'. La nudité féminine entre Orient et Grèce », *MEFRA* 116 (2004), p. 827-870.

le va-et-vient entre la documentation grecque, chypriote et proche-orientale. C'est une démarche féconde, qu'elle n'est du reste pas la seule à déployer. Une telle méthode de travail suppose des compétences croisées que S. L. B. affiche assurément dans les deux premiers domaines, moins dans le troisième où elle travaille de seconde main. On doit néanmoins saluer le riche et beau volume de S. L. B. sur la prostitution sacrée qui, en 366 pages, a eu le courage d'examiner à fond la documentation de toute provenance et nature, fournissant à ses lecteurs un outil de travail extrêmement précieux, avec bibliographie et index. Nul doute donc que ce livre va devenir *la* référence en la matière : c'est une raison supplémentaire pour en rendre compte de manière approfondie et critique afin d'aider les lecteurs à s'orienter dans un ouvrage qui tend à verrouiller les interprétations.

En introduction, S. L. B. propose sa propre définition de la prostitution sacrée (p. 3) : *Sacred prostitution is the sale of person's body for sexual purposes where some portion (if not all) of the money or goods received for this transaction belongs to a deity*. La démarche est louable, mais elle laisse néanmoins perplexe si l'on sait que la thèse de S. L. B., à travers tout le livre, est que la prostitution sacrée n'existe pas. La première phrase du livre est très significative à cet égard : *Sacred prostitution never existed in the ancient Near East or Mediterranean*. Du coup, on se demande un peu ce qui est défini et comment ! S'agit-il de la prostitution sacrée telle que les historiens, en se trompant, l'ont « construite » ? S. L. B. précise même que *at least three separate types of sacred prostitution are recorded in the Classical sources*. On comprend donc que sa définition cerne en fait l'usage que font les Anciens de ce concept, la *représentation* qu'ils donnent du commerce sacré du corps féminin. Le flou qui s'installe dès les premières pages désoriente et S. L. B. ne clarifie pas suffisamment le plan sur lequel se situe son analyse. Or, ce qui interpelle surtout les historiens dans ce dossier, ce sont les mécanismes d'élaboration d'un imaginaire grec sur l'Orient et biblique sur Canaan : un imaginaire de l'altérité, qui utilise le motif de la prostitution sacrée comme un marqueur différentiel. Voilà pourquoi le regard doit se déplacer de la question de la ou des définitions à celle des représentations. De ce point de vue, les efforts faits par S. L. B. pour contester le fait que la prostitution sacrée ait été utilisée dans l'Antiquité comme une « accusation » (p. 10-13) me semblent manquer la cible. Par-delà les erreurs de méthode et d'interprétation des sources, sur lesquelles elle fonde une partie de son argumentation, on ne peut nier que le motif de la prostitution sacrée relève d'une forme plus ou moins explicite, plus ou moins subtile de dénigrement culturel et religieux, de mise à distance de l'altérité. S. L. B. aime fustiger la *bad scholarship*, la *methodological mistake*, le *huge misunderstanding* pour mieux imposer sa leçon. Elle regrette d'avoir lu trop de livres *that sounded scholarly, authoritative, and commanding* (p. 13), sans se rendre compte que le sien l'est excessivement.

Pour parvenir à déconstruire le dossier, on ne peut faire l'économie d'une *mostly philological approach*, pour reprendre les termes de S. L. B., ou plus exactement d'une analyse critique, sur le plan littéraire, narratif et historique des différents témoignages soigneusement remis en contexte. On se doit de recourir aussi au croisement des disciplines et des territoires académiques judicieusement invoqué p. 9-10.

Le chapitre sur la documentation proche-orientale synthétise bien les données acquises grâce à diverses études récentes, notamment la thèse de S. M. Hooks (1985). S. L. B. cite en bibliographie l'excellent ouvrage de C. STARK,

« *Kultprostitution* » im *Alten Testament* ? *Die Qedeschen der hebräischen Bibel und das Motiv der Hurerei*, Fribourg - Göttingen, 2006, mais ne l'utilise manifestement pas (il n'est, me semble-t-il, jamais cité en note). C'est regrettable, car tout y est excellemment dit et l'analyse historiographique y est très fine. On signalera aussi la récente parution du volume de Tanja S. SCHEER (éd.), *Tempelprostitution im Altertum. Fakten und Fiktionen*, Berlin, 2009.

S. L. B. montre bien que les divers termes attestés dans le corpus mésopotamien se réfèrent à des femmes disposant d'un statut social et culturel particulier, en rapport étroit, tantôt avec des dieux, tantôt avec des déesses, auxquels elles peuvent être « consacrées » et dont la sexualité est différemment régulée. D'autres termes servent à désigner des prostituées ou « hôtesse » dirait-on aujourd'hui, chargées de charmer une clientèle masculine par diverses techniques, mais sans rapport avec le culte. Il est assurément inadéquat de parler de « prostitution sacrée » au sujet de ces personnes, mais la complexité même du vocabulaire, qui distingue plusieurs statuts proches et pourtant différents, inviterait à approfondir la question du rapport entre sexualité et culte, sous un angle anthropologique, comme l'a fait Mary Douglas pour l'Ancien Testament. On pourrait alors sans doute progresser dans notre compréhension du dossier, en dépassant le déni de « prostitution sacrée » et en s'efforçant de comprendre de l'intérieur les catégories sociales et mentales qui animent les textes. Peut-être la lecture grecque – je songe notamment à Hérodote sur lequel je vais revenir – des usages mésopotamiens gagnerait-elle en intelligibilité par ce biais.

La démonstration de S. L. B. s'engage ensuite dans le dossier biblique. Elle s'appuie pareillement sur les travaux des spécialistes (S. M. Hooks à nouveau – C. Stark est toujours absente) et montre bien comment fonctionne la rhétorique de l'apostasie qui utilise volontiers la métaphore de la prostitution par opposition à la « sainteté ». Si l'on peut adhérer à son argumentation, on regrettera néanmoins la rapidité avec laquelle la documentation dite « cananéenne » – label que je ne partage guère s'agissant des sources phéniciennes et puniques – est expédiée. Un coup d'œil sur S. RIBICHINI (« A servizio di Astarte. Hierodulia e prostituzione sacra nei culti fenici e punici », dans A. GONZÁLEZ BLANCO *et alii* [éd.], *El mundo púnico* II, Murcia 2004, p. 55-68) eût été utile. De même, on aurait attendu un renvoi aux recueils épigraphiques les plus récents, comme celui des *Inscriptions de Kition* (1977) au lieu du vieux *CIS*. Je trouve très peu convaincante l'analyse des « chiens » (*klbm*) apparaissant dans les comptes du sanctuaire d'Astarté de Kition : ce texte contient la liste du personnel sacré et les salaires qui leur reviennent. On voit donc mal que les « chiens » payés soient des animaux, et non une catégorie de personnel de culte dont le rapport à la sexualité devrait, ici aussi, être clarifié. On peut accepter l'idée que l'étiquette de « prostitution sacrée » ne convient pas, mais encore faudrait-il comprendre ce dont il s'agit en évitant d'utiliser des catégories modernes inadéquates. S. L. B. veut à tout prix démontrer que la prostitution sacrée n'existe pas et la démarche empruntée pour y parvenir s'apparente un peu à l'utilisation d'un bulldozer. Le lecteur attentif reste sur sa faim et une pirouette comme celle de la page 47 sur les « chiens » laisse vraiment perplexe. Il ne suffit pas de démonter une étiquette mal pensée, inadaptée, encore faut-il comprendre les réalités que les mots traduisent. Sur ce plan, le livre de S. L. B. laisse entrevoir encore bien des pistes à explorer ou à approfondir. Dès lors, la conclusion du dossier proche-oriental, qui tient en moins d'une ligne

– *There were no sacred prostitutes in the Ancient Near East* – a sans doute été très jubilatoire pour son auteur, mais elle ne l'est guère pour l'historien soucieux de comprendre plutôt que de démontrer ou de démonter. La technique de la terre brûlée adoptée par S. L. B. peine à convaincre.

Hérodote I, 99, au centre du chapitre 4, est la pièce forte de ce dossier. S. L. B. lui consacre plus de 30 pages d'une analyse très approfondie. Hérodote y affirme que les Babyloniens ont un usage fort honteux, celui de contraindre chaque femme à s'unir à un étranger une fois dans leur vie dans le cadre du sanctuaire d'Aphrodite-Mylitta et ce pour de l'argent consacré à la déesse. Hérodote ajoute qu'en certains lieux de l'île de Chypre un usage analogue est attesté. Témoignage unique, sans source précise, difficile à appréhender. La thèse de S. L. B., annoncée dès la p. 66, est qu'Hérodote a construit ce *λόγος for the sake of effect*. Peut-on vraiment aller jusque là ? Que par ce biais Hérodote pratique un jeu de miroirs entre sexualité grecque et sexualité babylonienne, l'une étant l'inverse de l'autre convaincra sans peine. Le procédé est bien connu, largement attesté. Suffit-il pour taxer d'invention la description d'Hérodote ? Il y a là un pas que je ne franchirais pas aisément et pour lequel S. L. B. ne fournit pas vraiment d'argument. Hérodote avait-il « besoin » d'inventer de toutes pièces, avec tant de détails précis, une information fautive au milieu d'un témoignage dont la crédibilité n'est pas nulle ? Le texte d'Hérodote est complexe et mérite une analyse serrée. Certaines interprétations de S. L. B., par exemple p. 76, laissent rêveurs, lorsqu'elle envisage le cas d'une femme restant enceinte après ce rapport « sacré », puis se mariant dans l'ignorance de l'identité du père de son enfant... Pour ne pas parler des p. 83 et s., relatives à la pénétration symbolique des Babyloniennes par des étrangers comme symbole de la conquête de Babylone par les Perses. Le témoignage d'Hérodote sur Babylone ne montre nullement une cité « efféminée » et soumise, mais au contraire une métropole opulente et rayonnante – ce qui, soit dit en passant, contribuera à alimenter l'image biblique de Babylone comme la grande « prostituée », ce que S. L. B. ne songe jamais à invoquer (elle ne cite pas davantage l'ouvrage essentiel de Z. BAHRANI, *Women of Babylon*, 2001). Décidément, le dossier de la prostitution sacrée déchaînera toujours les fantasmes, même chez ceux qui prétendent les démonter ! Quant à Chypre, justifier le parallèle d'Hérodote par le fait que l'île était aussi sous domination perse et engagée dans des rébellions me semble bien problématique. Nombreuses sont les régions de l'empire achéménide qui, à un moment ou à un autre, se sont soulevées contre l'autorité centrale (cf. l'inscription de Behistoun, par exemple), et toutes ne sont pas pour autant associées à la prostitution sacrée comme symbole sexuel d'une « pénétration » politique !

Je conseillerais volontiers à S. L. B. de lire ou relire les ouvrages de Françoise Héritier sur le contrôle de la sexualité féminine comme enjeu de société. Écarter le texte d'Hérodote parce que *not real* (p. 87) et en faire une *almost poetic description of the current, conquered state of Babylon* ne convainc nullement. Or c'est bien la pièce centrale du dossier ! Au terme de trente pages de démonstration monolithique, le lecteur est toujours aussi perplexe : d'où Hérodote tire-t-il ses informations ? comment comprendre l'usage auquel il réfère ? quelle est la part de déformation, de fantasme, d'idéologie ? Ce texte capital, que S. L. B. met très peu en contexte au sein de l'excurus babylonien d'Hérodote dont il fait pourtant partie, aurait mérité une analyse nuancée et un aveu modeste de *non liquet*. Son

caractère unique ne permet pas, à mon sens, d'aller beaucoup plus loin et l'acharnement interprétatif donne toujours des fruits amers.

L'analyse de Lucien pointe justement sa forte dépendance envers Hérodote. Je ne suis cependant pas convaincue de la justesse de son analyse des Adonies giblites et des Adonies grecques, que S. L. B. fonde sur une opposition spéculaire qui ferait écho à celle qu'elle prétend lire chez Hérodote entre sexualité grecque et sexualité babylonienne. N'oublions pas que la documentation relative aux Adonies giblites est entièrement grecque et qu'elle constitue, dès lors, déjà, en soi, une « lecture grecque » de rites phéniciens. L'opposition binaire « Giblité » / « Grec » (p. 100) est une simplification problématique. En revanche, on suivra volontiers S. L. B. lorsqu'elle souligne le fait qu'à part Lucien, le dossier phénicien de la prostitution sacrée est vide ! Il y a bien ce que Renan appelle la « grotte de la prostitution sacrée », entre Tyr et Sidon (que S. L. B. ignore), à Wasta, où figurent des triangles pubiens avec parfois des dédicaces, mais rien n'indique qu'on y pratiquait la prostitution.

Le second dossier d'importance concerne Pindare (fragment 122, cité par Athénée) et Corinthe. Il occupe le chapitre 6. Le contexte est celui de la supplication adressée à Aphrodite par les femmes et les courtisanes de la cité à la veille de la bataille de Salamine et du poème par lequel Simonide célèbre l'évènement ; il s'élargit ensuite au σκόλιον composé par Pindare à la suite du vœu de Xénophon de Corinthe : celui-ci, en effet, avait promis « d'amener » des jeunes femmes à la déesse s'il remportait la victoire à Olympie. La *Quellenforschung* de ce dossier est complexe, mais désormais éclaircie : on est confronté à une même réalité observable à partir d'une multiplicité de facettes, un véritable kaléïdoscope.

S. L. B. se propose d'analyser la documentation de fond en comble à nouveaux frais, oubliant sans doute qu'elle avait déjà fait l'objet d'un commentaire impeccable de la part de V. Pirenne-Delforge, à peine citée au passage, mais dont on retrouve ici certains des arguments, mis en perspective différemment, avec des ajouts personnels qui ne sont pas toujours du meilleur cru. S. L. B. tend en outre à confondre des réalités pourtant bien différentes : une courtisane n'est pas une prostituée, et le symposium n'est pas une orgie ! Nombreuses sont les dérives de ce type qui grossissent systématiquement le trait et finissent par déformer le texte. Qu'il ne se réfère pas à une prostitution sacrée, on le savait depuis un moment. Point n'était besoin de forcer la lecture, moins encore de se méprendre foncièrement sur le contexte culturel qui en dessine la toile de fond ! Il n'est pas facile de comprendre ce qui pousse S. L. B. à des analyses si outrancières, mais on ne peut que déplorer sa difficulté à comprendre la nature même du culte d'Aphrodite. En l'enfermant dans l'étiquette si désuète de « déesse de l'amour / du sexe », et accessoirement, en raison d'une influence orientale, « de la guerre », en ne parvenant pas même à comprendre où s'articulent ces domaines, en restant sourde aux avancées décisives accomplies sur ce plan ces dernières années, S. L. B. s'est privée des instruments qui lui auraient permis de commencer à comprendre ses textes plutôt que de les défigurer. La conclusion est la bonne : Pindare ne fait pas allusion à la prostitution sacrée, mais que le parcours pour y parvenir est tortueux !

Le dernier dossier important est celui de Strabon, souvent évoqué comme preuve, avec sa description, entre autres, de Corinthe, Comana et Éryx, se référant tantôt au passé, tantôt à une dimension présente. Il est massivement invoqué

par les partisans de l'existence de la prostitution sacrée. Cependant, il a été *confused and misunderstood* : tel est le bilan que l'on peut partager dans ses grandes lignes. S. L. B. montre très bien que le terme ἱεροδουλος ne recouvre pas la prostitution sacrée, mais des formes de manumission en rapport avec les sanctuaires. Dans certains cas, il s'agit bien de prostituées, de sorte que, sans retomber dans les fantasmes du passé, il resterait néanmoins à clarifier la nature de leur dépendance et les fonctions qu'elles revêtaient. La conclusion du chapitre, p. 209, met à nu les défauts de méthode et de démarche que je signalais au début, lorsque S. L. B. affirme *None of the Strabo's references to hierai or hierodules pertain to sacred prostitution as we understand it* » (c'est nous qui soulignons). On a un peu la sensation de tourner en rond : on affirme que quelque chose n'existe pas, on le définit cependant, puis on vérifie que la documentation ne correspond pas à la définition. Comment souscrire à une telle approche ?

Je passe rapidement sur les chapitres 8 à 10 qui envisagent successivement des auteurs « mineurs » (pour ce dossier : Cléarque, Justin, Valère-Maxime), la documentation archéologique et la rhétorique chrétienne. On regrettera (p. 212, n. 6) que S. L. B. ait volontairement laissé de côté l'examen des πίνακες de Locres et on s'étonnera de la différence de traitement entre le *testis unus* qu'est Justin et celui qu'est aussi Hérodote. S. L. B. n'a aucun problème à considérer que le second a tout inventé (sur Babylone), mais estime que *it is unlikely that Trogus/Justinus fabricated the historiography* (p. 236) : pourquoi deux poids deux mesures ? Peut-être, pourrait-on répondre un peu malicieusement, parce que le poids d'Hérodote dans ce dossier est majeur. J'ai en outre un peu de mal à voir qui est cette « Tanit-Ashtart », *chief goddess of the Punic peoples* (p. 243) – le théonyme double est attesté à Sarepta et les deux déesses sont associées dans un sanctuaire carthaginois, mais cela n'autorise pas à les fondre en une entité bicéphale ! – et je m'inscris vigoureusement en faux contre l'idée (p. 249) qu'Astarté serait liée à la sexualité et à la fertilité uniquement par le biais de son « syncrétisme » (de quoi parlons-nous ?) avec Aphrodite. Certes, elle est déesse royale, pas seulement à Tyr, mais aussi clairement à Sidon et Byblos. Toutefois, son pouvoir charismatique de faire et défaire les rois, de protéger le peuple, de communiquer la puissance, y compris sur le champ de bataille est indissociable de sa féminité, source de son pouvoir de vie et de mort. C'est déjà évident pour Ishtar et Inanna. Décidément, comme pour Aphrodite, S. L. B. ne semble pas bien comprendre la logique du polythéisme et de la configuration des attributions des divinités. Aphrodite n'est pas davantage une *actual goddess of sex* qu'Astarté : isoler ce type de prérogative sans comprendre comment elle s'articule au sein de la géométrie complexe et variable d'une figure divine est un véritable défaut de méthode.

L'analyse des textes chrétiens, imbus d'une rhétorique à certains égards analogue à celle que recèle l'Ancien Testament, est concluante, même si l'on reste un peu perplexe face à la question formulée p. 286 : *Did the Christians believe the accusation* ? Le registre de la croyance ou de la foi ne se prête pas au sujet envisagé. Ce qui importe, c'est la manière dont évoluent les représentations, donc la perception (et non la foi) que les lecteurs ou auditeurs avaient du phénomène. La question est néanmoins révélatrice de l'optique de tout le livre : persuader, convaincre, prouver, susciter l'adhésion et emporter la foi. On se sent mal à l'aise jusqu'au bout face à la démarche de l'Auteur. Le chapitre final *Last myths* trace un parcours historiographique qui ne manque pas d'intérêt. J. G. Frazer y occupe

logiquement une place de choix. On voit émerger et se dessiner le mythe de la prostitution sacrée. La lecture des positions des uns et des autres n'est pas toujours fidèle : V. Pirenne-Delforge, dont je connais bien les travaux sur Aphrodite pour avoir été membre de son jury de thèse, n'adhère nullement à l'idée d'une prostitution sacrée, contrairement à ce qu'affirme S. L. B.

Paradoxalement, il se pourrait bien que l'ouvrage de S. L. B. en vienne à constituer le chapitre le plus récent de l'histoire du mythe qu'elle dénonce ! Car, en définitive, en s'efforçant de démonter la prostitution sacrée, tout en la définitivement, sans convaincre sur Hérodote et sans explorer les formes de sexualité sacralisée ou en rapport avec les sanctuaires, S. L. B., loin de clore le débat, l'a relancé ! C'est, à mes yeux, un des authentiques mérites de son livre : rouvrir le débat, problématiser les textes, faire surgir des questions. Sa volonté était autre, mais il y a quelque naïveté à croire que le travail d'une personne peut mettre sous le boisseau la réflexion de tous les autres. S. L. B. est une chercheuse brillante et douée, excessivement *self-confident*, encline à quelques coquetteries superflues<sup>2</sup>, capable de se mesurer à de lourds dossiers et d'y faire preuve d'inventivité. Un brin de modestie et davantage de prudence auraient rendu son livre plus équilibré et convaincant. Mais elle va assurément rebondir et poursuivre ses investigations sur des sujets importants. De notre côté, nous allons continuer à réfléchir sur ces dossiers difficiles où il est question du rapport entre sexualité, cultes, représentations de l'altérité, etc. Oui, la prostitution sacrée comme on l'entend habituellement est un mythe, et merci à S. L. B. de l'avoir si systématiquement montré, dans la mesure où elle n'était pas la première à se mesurer à cette construction. Non, le débat n'est pas clos ! Et vive le débat<sup>3</sup> !

Corinne BONNET

Université de Toulouse

Institute for Advanced Study, Princeton (Hetty Goldman Fund)

corinne.bonnet@sfr.fr

---

2. Ainsi p. 238, n. 67, à propos de *The similarities between the Sabine and Cypriot stories are striking*, elle croit devoir écrire : *A thousand pardons for the horrible and unintentional alliteration of this sentence*.

3. Tandis que ce texte était sous presse, un compte rendu détaillé portant essentiellement sur le traitement des données bibliques par S. L. B. a paru dans la *Review of Biblical Literature* (mars 2009) [<http://www.bookreviews.org>] par les soins de Mayer Gruber, de la Ben Gurion University de Beer-Sheva. Il en souligne avec sévérité les limites et les travers. On s'y reportera donc pour une évaluation approfondie des chapitres centrés sur les textes bibliques.